



Didier Couret

AGENT ONF, GESTIONNAIRE TECHNIQUE DU SITE DE LA CÔTE BLEUE

Rencontre avec

«Je suis un retardateur de perte écologique»



La très forte pression du feu est-elle compatible avec une gestion conservatoire ?

Nous n'avons guère le choix. Ici, le régime des pluies est l'un des plus bas de France, le vent est extrêmement présent; quant à la végétation, elle a été dégradée par des décennies de sur-pâturage. Les garrigues très pauvres, très sèches, sont extrêmement inflammables. Nous sommes donc bien obligés d'intégrer le feu dans nos politiques de gestion.

Quelles formes cela prend-t-il ?

Nous poursuivons trois axes. Le premier vise à conserver le patrimoine génétique de la végétation. Nous plantons des feuillus, des arbustes à baies sauvages, nous reconstituons les anciennes oliveraies... Dans les parcelles à sol profond, nous ouvrons les espaces pour limiter la propagation des incendies et permettre à la faune sauvage d'avoir des zones de repli. Un deuxième axe est la plantation d'îlots porte-graines de pins d'Alep, qui favoriseront la dissémination par le vent. Et puis, bien sûr, il y a les travaux d'infrastructures, les pare-feu par exemple.

Quels sont les principaux problèmes ?

L'argent. Sans budget, nous ne pouvons assurer la continuité du travail. Or, si le feu passe, tout est à refaire. Selon les principes de la DFCI, il faudrait créer des ouvrages qui canalisent les incendies en fonction du sens du vent.

Située à l'ouest de Marseille, la Côte Bleue est un vaste espace naturel de 3 300 ha de forêts et de garrigues. Il appartient au Conservatoire du littoral depuis 1980. Avec la Corse, c'est le territoire qui subit la plus forte pression du feu. Les incendies sont liés à l'activité humaine. La position géographique du site et le facteur vent (le mistral) qui souffle nord/sud, facilitent la progression très rapide du feu. La gestion du site est confiée aux communes de Le Rove, d'Ensuès la Redonne et à l'ONF, dans le cadre d'une convention avec le Conservatoire du littoral. Le Département et la Région contribuent aux décisions et au financement par l'intermédiaire du Comité de gestion.

Votre travail est donc très technique...

Le feu comporte toujours une dimension psychologique. D'ailleurs, mon principal travail est d'être à l'écoute des gens... Mon rôle est alors de rassembler les doléances, de faire la synthèse des événements, puis de réunir les acteurs locaux pour envisager des solutions. Il y a des réunions avec l'ensemble des utilisateurs du site, puis, sous la présidence des maires, le comité local de gestion adopte les actions à entreprendre. Je suis alors l'interface et l'assembler des initiatives.

C'est une formation que vous avez reçue ?

Certes non. À l'ONF, on gère des forêts publiques pour produire du bois. On n'aborde pas l'aspect psychologique. Pourtant ici, dans la réalité, nous vivons un état de crise permanent. En 1999, par exemple, nous avons connu un feu qui a ravagé 650 hectares de zone boisée. Pendant trois ans, les arbres brûlés sont restés tels des stalagmites. Entre-temps, les insectes ravageurs étaient intervenus. La garrigue et la pinède repoussaient, des arbres d'un mètre de diamètre commençaient à tomber sur les sentiers... Les gens rouspétaient... Je vous laisse imaginer ! Finalement, quand nous avons eu le financement pour travailler, il a fallu expliquer notre action aux promeneurs, aux chasseurs... les débats contradictoires ont été très rudes. Difficile ! Mais c'est également très intéressant et très valorisant.

Vous êtes toujours respecté ?

Bien sûr que non. Il faut allier autorité et pédagogie. Pour l'autorité, j'ai mon uniforme, mon arme et mon képi... Mais il faut aussi savoir composer. Lors de certaines opérations, je montre mon projet et, quand la pression est trop forte, il m'arrive de le modifier. Et puis, du dialogue et de la critique sortent toujours les meilleures solutions. Désamorcer certaines situations et mieux expliquer les actions entreprises cela, nécessite beaucoup d'énergie.

Comment qualifieriez-vous votre rôle ?

Je suis plutôt un retardateur de perte écologique. Je suis là pour limiter un peu les dégâts, en attendant que des solutions plus efficaces pour préserver l'environnement soient trouvées.



CHÈVRES DU ROVE.
RACE SPÉCIFIQUE D'AILLEURS CLASSÉE DANS LES RACES MENACÉES.

En fait, vous êtes très seul !

Oui et non. Il est vrai, par exemple, que les communes qui gèrent ces espaces n'ont pas de gros moyens et que la Communauté de communes de Marseille sur laquelle est implanté ce territoire n'a pas de compétences en matière d'environnement. Je suis donc la seule personne-ressource. En revanche, mon boulot consiste aussi à trouver des alliés. Ainsi, sur les terrains du Conservatoire, il y a un éleveur de chèvres du Rove (voir photo). Nous avons réussi à le convaincre de faire pâturer son troupeau en forêt. Il entretient donc tous les pare-feu. C'est un peu comme si j'avais un adjoint. Ce chevrier... c'est très

important... C'est fondamental d'avoir au moins un être qui vit de la nature. Je peux aussi m'appuyer sur les associations de protection de l'environnement et sur les sociétés de chasse qui sont très actives. Les autres utilisateurs : les promeneurs, vététistes... sont plutôt des consommateurs à titre gratuit. Dans ce contexte, je retiens une chose : l'importance de la relation humaine. Ce sont l'intimité avec les gens et la confiance, acquises sur le terrain, qui me permettent d'être efficient. ■

RECUEILLIS PAR MOUNE POLI

>>> Mèl: didier.couret@onf.fr

La biomasse qui brûle sur des centaines d'hectares peut représenter, en tonnes d'équivalent pétrole, l'énergie d'une tranche de centrale nucléaire. Mais cette centrale se déplace...



INCENDIE À ROGNES (13).

DÉBRIEFING.

LARGAGE DE CANADAIR DANS LE VAR.

Dans le feu et l'action

Le lieutenant-colonel Pierre Schaller commande des opérations de secours des sapeurs-pompiers du Var Ouest. Dans le feu de l'action, à quoi pense-t-il ?

« La route traverse maintenant des épaisseurs plus semblables à de la chair qu'à de la terre. À droite les Maures, en face l'Estérel, à gauche les glacis plantés de châtaigniers que longe, comme un chemin de ronde, la route de Draguignan. [...] Au loin, les fumées rousses des forêts qui brûlent, lentement montent. Le soleil disparaît derrière Saint-Aygulf et la brise se lève ». Paul Morand, récit de voyages, 1925.

Les incendies de la forêt méditerranéenne ne datent pas d'hier. La lecture des carnets de voyage de Paul Morand nous le confirme : ils ont toujours fait partie des paysages latins.

L'ambassadeur longe le massif de l'Estérel, souvent frappé, et toujours renaissant ; la vue des colonnes de fumée ne semble pas l'émouvoir. On pourrait presque envier cette distance, cette froideur qui manque à tous, acteurs ou spectateurs, quand la fumée obscurcit nos ciels d'été. Car s'il est une denrée rare dans ces moments-

là, c'est bien le calme. Comment pourrait-il en être autrement ?

Sans faire de psychanalyse au rabais, on n'oubliera pas que le feu, et son cortège de terreurs associées, véhiculent les images de l'enfer. La vue de flammes, l'apparition dans le ciel des nuages de fumée cachant le soleil et capables de plonger dans une ombre rousse les plages bondées, toute cette imagerie réveille dans nos esprits l'image d'un enfer indécent, d'autant plus brutal qu'il anéantit l'ambiance des vacances.

Car les incendies méditerranéens naissent, grandissent et enfin meurent à l'endroit et au moment où une partie de l'Europe aspire au calme. Et le repos est si doux dans la chaleur de l'été, si agréable à l'ombre des frondaisons parfumées...

Alors deux réalités se télescopent : le monde

des vacances, insouciant et sans horaires, heurte de plein fouet celui du danger et de la course contre le temps.

Pour les femmes et les hommes qui arment les engins, ce sont des heures d'une intensité et parfois d'une brutalité difficile à partager.

Pour les équipages au contact des flammes, il y a cette chaleur indicible qui mêle le poids de la canicule aux heures les plus brûlantes de la journée, la sueur de l'effort pour escalader les restanques avec quarante kilos de tuyaux sur le dos, et le rayonnement de l'incendie. À l'heure où l'estivant cherche l'ombre, nous, nous travaillons au soleil, face au feu.

Un peu au-dessus, le chef de groupe réfléchit vite : où vais-je placer les engins ? Comment arriver à ce hameau par le mauvais chemin

suite page 24 ●●●